

Deleuze and the Political de Paul Patton, Londres et New York, Routledge, 2000, 166 p.

Jérémie Valentin

Volume 21, Number 1, 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040312ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/040312ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)

1703-8480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Valentin, J. (2002). Review of [*Deleuze and the Political* de Paul Patton, Londres et New York, Routledge, 2000, 166 p.] *Politique et Sociétés*, 21(1), 143–146.
<https://doi.org/10.7202/040312ar>

Deleuze and the Political

de Paul Patton, Londres et New York, Routledge, 2000, 166 p.

Dans cet ouvrage, Paul Patton tisse des liens entre la philosophie et la politique dans l'œuvre de Gilles Deleuze. P. Patton est le premier à admettre que ces liens sont délicats à mettre en relief tant la pensée de G. Deleuze est abyssale. Ainsi, cet ouvrage qui repose essentiellement sur l'analyse de *L'Anti-Œdipe* et *Mille plateaux* se fixe des objectifs limités. Il nous donne un avant-goût de la dimension politique de la pensée de G. Deleuze sans véritablement

la cerner. Perdue dans les agencements de la pensée deleuzienne, cette politique se doit d'être reconstruite pièce par pièce.

La grande force de cet ouvrage réside dans le concept de liberté critique (« *critical freedom* »), qui permet de saisir le concept de « devenir » chez G. Deleuze, et dans la présentation d'un cas pratique où s'articulerait sa politique. Le lecteur attentif s'impatiente et cherche le dénouement, l'étincelle, mais où se cache cette politique, où est-elle, quelle forme prend-elle ? Partout et nulle part, semble dire P. Patton, elle suit un itinéraire semblable à celui qu'emprunte la pensée de G. Deleuze : nomade. Nous recommandons la lecture de cet ouvrage parce qu'il fournit un portrait fidèle de la pensée de G. Deleuze sans toutefois sombrer dans l'abstraction.

P. Patton dresse un portrait général de la pensée de Gilles Deleuze. Celle-ci est qualifiée de mouvante, de fuyante, sans véritable abscisse ni ordonnée. S'inspirant de la philosophie de Nietzsche, de Bergson ou de Spinoza, elle consiste avant tout à créer des concepts et non à rechercher une vérité universelle. Chez G. Deleuze, le concept subit un développement rhizomatique, ce qui signifie qu'il renverrait à une infinité de concepts sans pour autant que l'on puisse lui assigner une origine quelconque. P. Patton souligne que cette conception se heurte à la pensée classique et à son mode de fonctionnement dogmatique. G. Deleuze, dans ses écrits, bouleverserait le « prêt-à-penser », la dialectique et la croyance en une vérité universelle. Il puiserait son inspiration dans la généalogie nietzschéenne afin d'instaurer une critique immanente et radicale de la pensée classique. Selon P. Patton, « Deleuze confère à Nietzsche un idéal de pensée qui se confond avec la finalité de sa propre philosophie, c'est-à-dire une "pensée qui affirmerait la vie au lieu d'un savoir qui s'opposerait à celle-ci... Penser signifierait alors créer de nouvelles possibilités de vie" » (p. 23 – les traductions sont de nous).

La philosophie politique de Deleuze naîtrait ainsi dans le positionnement d'un problème plutôt que dans la recherche d'une solution toute faite ou d'une vérité. Les catégories de vrai ou de faux devraient disparaître pour laisser leur place à ce qui est remarquable ou notable. Seul le concept est capable de nous livrer l'événement dans sa pureté. La philosophie politique de G. Deleuze s'échappe à tout moment des rets de la pensée politique classique qui tente par tous les moyens de nous livrer la Vérité, de nous présenter l'événement tel qu'il devrait être et non tel qu'il est. Loin de vouloir restaurer la Vérité, la pensée de G. Deleuze nous livrerait la seule vérité de l'événement. P. Patton s'attarde sur l'assertion selon laquelle G. Deleuze serait un penseur de la différence. Dans un premier temps, il tente d'expliquer ce qu'est une pensée de la différence pour ensuite mettre de l'avant le lien entre la politique et la différence. Pour ce faire, il explique l'idée nietzschéenne de « renversement du platonisme » selon G. Deleuze. Celui-ci s'en prend à la division platonicienne de l'« original », de la « copie » et du « simulacre ». Pour G. Deleuze, c'est la différence et non la ressemblance qui est première. Alors que Platon voudrait imposer la primauté du modèle et de la copie sur le simulacre, G. Deleuze désire exprimer toute la puissance de ce dernier, puisque, selon lui, il nous plongerait dans la pure immanence. La différence s'affirmerait ainsi sans

aucune référence à une hiérarchie quelconque. Le lien entre la pensée de la différence et la politique surgit au sein de la tension entre le « majoritaire » et le « minoritaire » ou l'universel et le particulier. Selon P. Patton, G. Deleuze (et Félix Guattari) « ajoute un troisième terme qui vient s'ajouter au doublet majorité-minorité, à savoir le devenir mineur. Celui-ci désignerait un processus créatif qui permettrait de se distinguer de la majorité » (p. 48). Par le fait même, ce « devenir-minoritaire » joue un rôle aussi subversif que celui du simulacre dans le renversement du platonisme. Tous deux représentent une menace face à la toute-puissance de la majorité, menace qu'il convient d'exalter.

P. Patton s'interroge aussi sur le concept de pouvoir-puissance développé chez Nietzsche et repris par Michel Foucault et G. Deleuze. Il établit un parallèle entre, d'une part, les emprunts de M. Foucault et de G. Deleuze à la notion de force telle qu'elle est décrite chez Nietzsche et, d'autre part, entre la pensée de M. Foucault et celle de G. Deleuze. P. Patton met l'accent sur le concept deleuzien de « lignes molaires » et « moléculaires » parce qu'elles obéiraient à des principes de fonctionnement identiques à ceux des « forces actives » ou « réactives » chez Nietzsche. Dans la philosophie politique deleuzienne, ces deux types de ligne organisent l'espace social et permettent de formuler des évaluations. Ainsi, « les lignes molaires [...] correspondraient aux segmentations rigides des institutions bureaucratiques et hiérarchiques alors que les lignes moléculaires [...] s'apparenteraient aux formes fluides de division de la "territorialité primitive" » (p. 66). Les individus empruntent ces lignes de fuite sans savoir à l'avance où elles les conduiront. La philosophie politique de G. Deleuze oscille par conséquent entre ces deux pôles, molaires et moléculaires, ces deux lignes de fuite qui organisent la société et répartissent les individus au gré d'un rapport de forces.

Le concept de désir est au cœur du chapitre IV. Loin du désir coupable, le désir chez G. Deleuze signifierait construire un ensemble, un agencement. Le désir tout comme le pouvoir chez M. Foucault produit du réel. Il serait trop simple d'associer le désir à la liberté sans bornes. Il serait plus juste de parler d'une mécanique de libération ou encore d'un « devenir-révolutionnaire » qui suscite une mutation chez les individus. P. Patton introduit ici un concept central, celui de « liberté critique » qui doit être entendue comme « un point extrême ; un moment où les conditions d'une chose se transforment en un état ou une condition différente » (p. 83). Tandis que le devenir-minoritaire s'intercalait, par exemple, entre la notion de majorité et de minorité, la liberté critique s'imisce entre la liberté négative d'Isaiah Berlin et la critique de cette liberté par Charles Taylor. Si chez I. Berlin, la liberté présuppose un sujet statique et chez C. Taylor un sujet capable d'évaluation, la liberté critique, elle, suppose un sujet en perpétuelle mutation. La liberté critique correspondrait à l'idée de ligne de fuite développée par G. Deleuze. Sans nécessairement subir un changement physique, l'individu se transformerait ou, à tout le moins, perdrait son enveloppe originelle pour plonger dans l'inconnu. G. Deleuze parle, entre autres, d'un « devenir-animal », d'un « devenir-étudiant » du professeur, d'un « devenir-femme » de l'homme. Ces lignes de fuite peuvent s'avérer

dangereuses, puisqu'elles n'ont pour finalité que d'en produire d'autres. Le désir est par conséquent la production d'une infinité d'agencements.

Finalement, P. Patton explore le domaine du droit et de la jurisprudence, et nous présente une application possible de la politique deleuzienne. En étudiant le cas des aborigènes d'Australie, il tente de nous montrer comment la machine de guerre deleuzienne ou encore sa pensée nomade permet d'offrir une résistance féconde à l'État. L'exemple de la colonisation illustrerait parfaitement cela. En effet, la Couronne britannique s'est appropriée tout au long de son histoire des territoires au nom du principe juridique de la souveraineté de l'État. Ce principe de « capture », selon la terminologie de G. Deleuze et de F. Guattari, a forcé les individus spoliés (si c'est le cas des aborigènes d'Australie, ce l'est aussi, selon l'auteur, de ceux de la Nouvelle-Zélande et du Canada) à se réfugier sous la protection de la loi. Selon Patton, l'« imposition légale de la souveraineté implique une déterritorialisation immédiate des territoires indigènes ainsi que leur reterritorialisation en un espace uniforme appartenant à la Couronne et placé sous l'autorité du souverain » (p. 124). Ainsi, c'est au sein de la mécanique du droit et de la jurisprudence que la résistance s'articule. La reconnaissance de la doctrine des droits aborigènes (l'ensemble de lois écrites et non écrites censées protéger les aborigènes d'abus juridiques éventuels) marque selon lui, le point de départ d'un « devenir-aborigène ». Le statut de cette doctrine demeure incertain, puisque même si elle est reconnue par la *common law*, elle n'est pas une institution qui en fait partie. C'est précisément parce que son statut est incertain qu'elle s'inscrit parfaitement dans l'idée d'entre-deux, de mutation suggérée par le concept de devenir. C'est une véritable ligne de fuite qui permet, au sein du droit même et par l'utilisation de la jurisprudence, de percer à jour la machine de guerre étatique. Le devenir-aborigène de la couronne britannique fait jaillir un certain nombre de contradictions ou d'enclaves de résistance. Autrement dit, l'espace lisse créé par cette doctrine se heurte à l'espace strié de la Couronne et invite à repenser le statut des aborigènes de leur propre point de vue. La machine de guerre deleuzienne ou encore la politique chez Deleuze place les individus et les institutions face à leurs incohérences en utilisant leurs propres armes. Loin d'imiter le comportement de l'État, la machine de guerre fonctionnerait donc par métamorphose (p. 131).

Nul doute que tous ceux qui réfléchissent sur la question de la différence en politique trouveront un intérêt à cet ouvrage.

Jérémie Valentin
Université d'Ottawa